

Le supporter, l'histoire et la mémoire

[Hors jeu We Are Football](#)

Publié le 01/01/1970 01:33



François RULLON

Professeur au collège Voltaire de Saint-Florent-sur-Cher

Les supporters, l'histoire et la mémoire

Depuis qu'il s'est démocratisé en France, dans le premier tiers du XXe siècle, le football a généré l'apparition de spectateurs. Peu à peu, certains d'entre eux se sont montrés de plus en plus assidus, et, à la suite de phénomènes sur lesquels nous ne nous étendrons pas, se sont radicalisés, notamment à partir du milieu des années 1980. C'est en effet à partir de ce moment que se constituent des groupes de supporters « ultras », qui se caractérisent par leur organisation et par le fait qu'ils offrent à ceux qui les composent une réponse à leur « rage de paraître ». Ainsi, le supportérisme devient pour les ultras une « fin en soi » et leur « groupe une cause à construire et à défendre ». Les ultras se revendiquent comme les porteurs de la mémoire, des traditions et des valeurs du club qu'ils soutiennent. Plus encore, les groupes ultras se caractérisent par la fabrication d'une identité leur permettant d'affirmer à la fois leur existence et leur particularisme. Nicolas Hourcade a montré, au sujet de ces identités, qu'elles reposaient sur un véritable « bricolage » convoquant fréquemment des références historiques diverses et variées.

Dès lors, l'intérêt de l'exemple des ultras pour l'historien est évident. Qu'ont à nous dire, en terme d'histoire, les identités revendiquées par les ultras ? Ici, l'interrogation est double : comment les supporters ultras construisent-ils une identité utilisant des données historiques, et comment l'historien peut-il analyser cette construction, en terme de mémoire et d'histoire ?

I. Les supporters ultras et l'histoire

1) Les usages de l'histoire

L'un des principaux ressorts du supportérisme ultra est la construction d'une identité. On le sait, cette identité doit permettre d'affirmer l'existence du groupe, ainsi que son originalité. P. Mignon parle à ce sujet de la

construction d'une « cause » . Pour cela, le recours aux identités locales ou régionales est nécessaire, puisqu'elles permettent de se distinguer des autres groupes ultras, supportant des clubs d'autres régions. Ces identités « apparaissent comme des ressources positives [...] : elles distinguent sans discréditer » . Elles permettent de s'inscrire dans une tradition, et donc de justifier son existence grâce à l'histoire.

Pour cela, les ultras ont besoin de connaître l'histoire de leur ville, ou de leur région. Cette connaissance est d'autant moins évidente que les identités locales et régionales ont peu à peu été gommées au cours du XXe siècle, en France comme dans une majorité de pays européens. Les ultras s'intéressent donc à l'histoire pour découvrir « une culture qui ne leur a pas ou peu été transmise » . N. Hourcade, encore une fois, montre comment les ultras Rennais du R.C.K. « vont jusqu'à lire des livres d'histoire, qu'ils se prêtent entre eux » . Cependant, il n'est pas question pour eux de faire œuvre d'historien. Ils procèdent à un tri, afin de trouver « les éléments qui les arrangent, ceux qui peuvent éclairer leurs antagonismes, leurs représentations et leurs actions présentes, au point de prendre parfois des libertés avec la réalité historique » . On peut dès lors parler de « bricolage historique » .

2) Les figures de la construction d'une identité historique : omission et sélection

On peut distinguer deux figures procédant l'une de l'autre, qui permettent aux ultras de mener à bien leur « bricolage historique » : l'omission et la sélection.

Les ultras, dans leur besoin de se construire une identité originale, renient tout ce qui peut les rapprocher des autres ultras. C'est ainsi qu'ils se proclament « fiers d'être » marseillais, parisiens, stéphanois, etc., cette originalité leur permettant d'expliquer leurs antagonismes.

La revendication du particularisme local peut être appuyée par des références historiques douteuses. C'est le cas lorsqu'un ultra bordelais explique que « nos ancêtres étaient tous gaulois mais Jules César, après avoir battu Vercingétorix, notait à cause de la langue et des coutumes différentes, que la Garonne séparait les Gaulois des Aquitains. Donc que déjà, nous n'étions pas tout à fait aussi gaulois que le laissent supposer les manuels d'histoire » . Une telle affirmation ne peut que faire sourire : cela fait en effet bien longtemps que les historiens et les manuels n'affirment plus que les Gaulois sont « une race de laquelle descendent les dix-neuf vingtièmes d'entre nous Français » . Il est tout aussi improbable de construire une originalité bordelaise sur cette différenciation entre Aquitains et Gaulois, qui constitue par ailleurs une erreur de lecture. En effet, pour César, qui recopiait Poseidonios, les Gaulois regroupaient les Celtes, les Belges et les Aquitains, en partie Celtibères .

Un deuxième exemple permet de bien comprendre ce processus d'omission et de sélection. En 2000, à l'occasion d'un match entre Lyon et Saint-Étienne, les ultras lyonnais exhibaient une banderole sur laquelle on pouvait lire: « les Gones inventaient le cinéma quand vos pères crevaient dans les mines » . Le message, invitant à opposer le « génie » et la richesse de Lyon au caractère industriel de Saint Etienne, néglige une fois encore nombre de vérités historiques. Les ultras lyonnais préfèrent ne pas mentionner que Lyon a aussi été une cité industrielle au XIXe siècle, comme en témoignent les révoltes récurrentes des ouvriers de l'industrie de la soie, les canuts. De même, ils oublient que Saint Etienne n'a pas été qu'une ville minière : en effet, la première liaison ferroviaire entre Saint Etienne et Lyon est le fruit du travail d'un ingénieur stéphanois (Marc Séguin. 1827), et non d'un lyonnais.

A ce sujet, Julien Auboussier montre comment ces affirmations « historiques » peuvent être contredites: à l'idée marseillaise selon laquelle Marseille n'est pas la France, les Parisiens répondent à travers une banderole « Et dire qu'en 1789, vous portiez la cocarde tricolore », ou encore répondent à la banderole nantaise « Notre histoire s'écrit en breton » par une banderole « L'Île de France, notre région, la Bretagne, votre illusion » . Ici, les lacunes de la construction historique sont utilisées afin d'entretenir la rivalité, en une

sorte de ping-pong entre tribunes.

II. Une analyse historique de la construction identitaire des ultras

1) Histoire et identité

Comme nous venons de le voir, les groupes d'ultras ont fréquemment recours à l'histoire, tant pour construire leur identité que pour alimenter leur opposition vis-à-vis des autres groupes ultras. Dès lors, comment comprendre cette utilisation si fréquente de l'histoire ? Plus encore, est-ce une particularité française ?

Antoine Prost nous fournit quelques éléments de réponse. En effet, ce dernier explique qu'en France, l'histoire est une passion, une « référence obligée, l'horizon nécessaire de toute réflexion ». Ainsi, l'histoire entretient un lien très fort avec l'identité. Les Français, nous dit Prost, ont construit leur identité grâce à l'histoire, lorsque, au cours du XIXe siècle, cette discipline a permis d'apporter des réponses aux questions posées par la Révolution et par le conflit entre l'Ancien Régime et la société « moderne ». Dans le même temps, d'autres pays européens n'ont pas eu besoin de l'histoire pour répondre à leurs questions : c'est par exemple le cas du Royaume-Uni, où l'économie a permis de comprendre le paupérisme. La société française s'est donc « représentée à elle-même par l'histoire, elle s'est comprise, elle s'est pensée par l'histoire. En ce sens, il est profondément exact que l'histoire fonde l'identité nationale ». Par extension, on peut donc penser que cette prégnance de l'histoire au sein de la société française explique que les ultras y aient recours afin de construire leur identité.

Néanmoins, il serait intéressant d'observer si les supporters engagés d'autres pays font cette même utilisation de l'histoire. Dans ce cas, on pourrait comprendre ce lien comme une manifestation de l'invention de « traditions », plus que comme le reflet d'une relation particulière des Français à l'histoire. Par ailleurs, parlons-nous véritablement d'histoire lorsque nous évoquons le recours des ultras à des données historiques ?

2) Histoire et mémoire

Les ultras construisent leur identité historique en mélangeant quelques faits avérés à une bonne dose de stéréotypes. L'utilisation de ces derniers, en tant que « représentations collectives figées », interroge l'historien. Elle renforce en effet l'idée selon laquelle l'assise historique construite par les ultras, ressort davantage de la mémoire que de l'histoire. Pierre Nora, dans la définition qu'il donne des deux termes, confirme cette impression :

« La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouvert à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations [...]. L'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus. [...] Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que de détails qui la confortent [...]. La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective, plurielle et individualisée. L'histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel. »

Il apparaît donc de manière claire que, dans leur façon de « chercher dans l'histoire locale et régionale les éléments qui les arrangent [...] au point de prendre parfois des libertés avec la réalité historique », afin de se donner une identité, les ultras utilisent la mémoire, et non l'histoire. Ils ont en effet bien plus besoin de la mémoire, qui permet par exemple de construire l'opposition, (« il y a autant de mémoires que de groupes ») que de l'histoire, qui aurait plutôt tendance à annuler les oppositions en les relativisant (« La mémoire est un absolu et l'histoire ne connaît que le relatif »).

De façon plus générale, ce recours à la mémoire s'inscrit dans la peur de « perdre la mémoire ».

Considérons simplement les levées de bouclier que provoquent chez les supporters la moindre tentative de modifier le logo d'un club : ces derniers ne se positionnent pas en garants de « l'histoire du club », mais de sa mémoire.

3) Mémoire et émotion

Il est donc évident que l'histoire ne sert pas les intérêts des supporters. L'identité qu'ils cherchent à revendiquer n'a que faire de véracité historique, et n'a rien à y gagner. Par contre, la mémoire est beaucoup plus intéressante pour eux, car elle laisse une place à la « partisanerie », élément clé de la démarche « supportéristique ». On peut donc dire que la mémoire donne une place au plaisir – la « partisanerie » donnant du plaisir au fait d'assister au spectacle sportif – là où l'histoire ne lui en laisserait pas. La logique de ce lien entre le recours à la mémoire et la recherche du plaisir trouve confirmation avec le paradigme éliasiens du procès de civilisation appliqué au sport. C'est la formule connue de la « libération contrôlée des émotions », par laquelle Norbert Elias signifie que le spectacle sportif fait partie des activités de loisir qui permettent « le relâchement du contrôle ordinairement exercé sur les émotions ». Assister à un spectacle sportif, comme le font les ultras, permet en effet de ressentir des émotions, et aussi de les exprimer. On sait que cette recherche de l'émotion est un des principaux moteurs du supportérisme ultra. Dans ce contexte, on comprend donc que les ultras ne peuvent logiquement utiliser l'histoire lorsqu'ils ont besoin de légitimer leur identité. Par contre, la mémoire, elle, peut être mise au service de leur cause.

Conclusion

En conclusion, on peut dire qu'en convoquant la mémoire plutôt que l'histoire, et en entretenant la confusion entre ces deux termes, les supporters sont dans l'air du temps et se situent pleinement dans le cadre de la conception communément partagée à propos de l'utilité sociale de l'histoire en France. Aujourd'hui, comme le prouvent les diverses lois mémorielles, on demande à l'histoire de se mettre au service de la mémoire. Il est par contre de moins en moins question que la mémoire serve à construire l'histoire.

Il n'y a pas de lien pour cet article. Il n'y a pas de bibliographie pour cet article